

PLEIN CADRE

IVRES VIRGULE

Par Clémentine Mercier (<http://www.liberation.fr/auteur/7214-clementine-mercier>)

— 2 septembre 2016 à 17:21



Moldi se prend visiblement pour une fléchette. Et Mika, son copain balèze, ancien catcher, y croit à fond. A la place d'une pointe en acier et d'un fuselage en plastique, le projectile en instance d'être lancé est bien vivant. Taille moyenne, casquette kaki, pattes en l'air en position kung-fu et bermuda rayé, la fléchette humaine ferme les yeux avant d'atteindre, peut-être, la cible sur la gauche. Le lanceur ne paraît pas en meilleure posture. Gros bras et gras du ventre, il tourne le dos au jeu de bar électronique et son «anthroporoquette» menace d'être catapultée dans le mur. Malgré les taches disgracieuses et les débordements abdominaux, les deux loustics ne manquent ni de style ni de tendresse dans leur figure acrobatique - il en faut de la confiance en l'autre pour se laisser saisir ainsi à l'entre-jambe. Au fond, peu importe si le costaud fait mouche ou si son acolyte s'écrabouille par terre. Il est sans doute l'heure où l'on ne voit plus que le fond des verres et où toutes les mouches deviennent floues. Le photographe Klaus Pichler, lui, garde l'œil vif et fait le point pour saisir cette scène herculéenne incongrue.

Normal que tout soit sens dessus dessous. Nous sommes dans un vieux rade de Vienne où se croisent tôt et tard les assoiffés de la capitale autrichienne. Il en existe encore plusieurs dizaines comme celui-ci qui maintiennent la ville sous perfusion. Certains s'appellent les *Branntweiner* et ouvrent très tôt le matin afin que les soiffards puissent s'imbiber sec dès l'aube. Ou, au contraire, enchaîner après la fermeture des bars. Ils portent les doux noms de Café chaos, Café blackout, Café alzeihmer, Café Miami Vice ou Café lambada. Klaus Pichler les a écumés en compagnie de l'écrivain Clemens Marschall. Le photographe guettant les anecdotes drolatiques et outrées - mégots dans le nombril, dentiers à terre, tatouages araignées -, les décors ringards, les sourires perdus et les frôlements d'amour. On y croise

parfois des bébés, des animaux ou des armes à feu. L'écrivain a attrapé au vol les mots des patrons, qui le sont de père en fils, et les histoires des habitués. De cette immersion, ils ont fait un livre, *Golden Days Before They End*, sorte de chant du cygne de ces établissements en voie de disparition. Parfois repères de gangsters, ces foyers de naufragés constituent pour certains une famille de substitution, où les jeux de tables (cartes, dés, billard) ont cédé la place aux juke-box ou aux flippers. Des attractions électroniques qui ont transformé l'ambiance, introduisant un peu plus de solitude chez une génération de soiffards solidaires.

Golden Days Before They End de Clemens Marschall et Klaus Pichler, éd. Patrick Frey, 250 pp., 52 €. ◀

Clémentine Mercier (<http://www.liberation.fr/auteur/7214-clementine-mercier>)